

## **LE DIEU MORT DU DR JEAN FILS-AIMÉ N'EXISTAIT QUE DANS SA TÊTE. IL A DÉCIDÉ DE LE TUER DURANT LA PANDÉMIE DE COVID-19! (Par Pasteur Joseph Jr Clorméus)**

Ce n'est pas la première fois que les judéo-chrétiens sont confrontés à l'interprétation théologique et philosophique des phénomènes complexes dont les effets dévastateurs échappent au contrôle de l'homme. Les pandémies, les catastrophes naturelles, les maladies incurables, etc., informent toujours des débats interminables dont les contours variés sont définis à partir de plusieurs registres intellectuels qui se côtoient sur la base de différentes compréhensions des attributs divins et aussi de leur fonctionnalisation dans l'espace et dans le temps. La pandémie actuelle, malgré son caractère inédit et ses effets « totaux et globaux » qui lui permettent de jouir d'un statut particulier aux yeux de nombre d'observateurs, n'a pas une portée cognitive plus vaste que de nombreux événements dramatiques que l'humanité a connus. Pour preuve, les statistiques relatives aux taux de mortalité pour plusieurs maladies (grippe espagnole, la peste noire, la peste de justinien, etc.), observons-nous, paraissent beaucoup plus sombres que celles dont risque de laisser la Covid-19 qui a déjà, à ce stade initial, assez d'effets structurants pour rester dans l'histoire récente parmi les tragédies les plus funestes que l'homme aura vécues. Si sa prévalence lui permet de redéfinir les contours du religieux, ne serait-ce qu'avec la mise en quarantaine des lieux de culte, comme tous les drames antérieurs qui ont affaibli l'humain, la Covid-19 ne sonnera certainement pas le glas de la mort de Dieu. C'est une vue simpliste de l'histoire que de croire qu'une pandémie peut tuer Dieu. Les générations antérieures lourdement éprouvés par des tragédies d'ampleur plus lourde auraient certainement été les derniers témoins de ce déicide.

En cela, une historiographie des drames séculaires du passé dégage une constante qui semble dicter une pédagogie profonde pour chaque époque. Cette constante est l'échec de la gouvernance humaine tandis que la pédagogie renvoie à l'humilité. Le projet cartésien consistant à dominer le monde par la mathématisation du réel, a pu amener celui-ci hors des orbites de la terre pour explorer d'autres planètes, pour évaluer et mettre en œuvre les conditions de son éventuelle sédentarisation dans d'autres écosystèmes. L'homme a fait reculer les frontières de l'inconnu et s'accorde désormais une centralité dans sa propre histoire. Mais encore une fois, comme à chaque siècle ou ses progrès se précisent par rapport au passé, son orgueil est fouetté car ses lacunes prennent un relief particulier corrélativement à ses avancées spectaculaires. Ses limites se confirment notamment dans les événements lourds en perte de vies humaines comme la pandémie actuelle. Il découvre subitement qu'il n'est pas Dieu malgré ses exploits. Un simple organisme vivant a raison de lui, si facilement, et l'oblige à se confiner, avec prudence, dans son humilité pour ne pas dire dans son humiliation. La prévisibilité de la pandémie et le niveau de connaissance de son mode opératoire, même si nous n'en disposons pas encore de vaccin, enlèvent pourtant à celle-ci tout caractère distinct. Mais l'homme n'a pas pu gérer efficacement son déploiement qui engendre une crise multidimensionnelle. C'est donc à juste titre que le taux de mortalité associé à cette crise épidémiologique soulève non seulement des préoccupations d'ordre médicosocial, mais aussi d'ordre théologique où les attributs divins, comme le fait le docteur Fils-Aimé dans

son texte, doivent être confrontés au problème du développement du mal qui semble évoluer en contraste avec les hypothèses qui entourent la conception de ces attributs.

Avant tout, remarquons quand même le fait que, quand cela va bien, Dieu n'a nul droit de cité dans la vision laïcisée d'une portion de l'Occident qui a déjà consacré pleinement sa rupture avec ses racines chrétiennes. Une grande partie de l'Occident soi-disant chrétien a déjà relégué Dieu au rang de mythe et de légende et, ce faisant, mis en place les référents théoriques qui permettent de considérer comme des aliénés ceux qui font valoir leur croyance en Lui. En cela, les théoriciens de sa mort ont fourni les assises conceptuelles de l'ordre social qui prévaut actuellement, dans plusieurs pays, grâce aux conditionnements philosophiques qu'ils ont fini par ériger en principes organisateurs de la société contre des traditions séculaires qui perpétuaient l'existence de Dieu dans le fonctionnement même des différentes institutions. La plupart des sociétés occidentales, telle que nous les voyons présentement, sont l'aboutissement de la pensée athéiste même si nous voyons la consécration du nom de Dieu dans certains éléments patrimoniaux dont la présence répond essentiellement à un devoir de mémoire par rapport à un passé structurant. Plusieurs de ces nations dites chrétiennes ne le sont que de titre, car elles ont travaillé l'invisibilité de Dieu dans l'ordre social et politique et ont réussi à consacrer leur autonomie avec l'idée même de Dieu. Elles lui ont donné une portée qui, conceptuellement, l'enferme le plus souvent dans le prisme de la sociologie comme fait social parmi d'autres faits sociaux, sans caractère distinctif. Le triomphe de la pensée rationnelle et les fondements humanistes de ces sociétés obligent.

Mais quand cela va mal, il y a toujours quelques zélés qui veulent réhabiliter conceptuellement ce Dieu en vue de programmer, au besoin, sa nouvelle mort théorique. Ce travail, semble-t-il, fût inachevé ou mal réussi par leurs prédécesseurs. Ils veulent malhabilement responsabiliser un Dieu mythique qui n'existe qu'en tant que projection sociale. C'est-à-dire, que le Dieu dont ils parlent n'a pas d'existence propre. Il n'est rien de plus qu'une construction qui obéit aux caprices humains et qui se trouve conséquemment soumis à un projet de nature instrumentale où Il devient objet de l'histoire plutôt que le sujet même. Les attributs qui lui sont empruntés participent d'un cadre conceptuel qui procède essentiellement d'une posture anthropomorphiste grâce à laquelle il devient accommodable à la réalité de l'homme qui le met en valeur comme concept, comme idée. Il est rendu prisonnier d'un relativisme qui lui assigne une existence sociale limitée. Dans le cadre de ce relativisme, le concept de Dieu est protéiforme. Il peut être également soumis à un traitement interprétativiste qui conditionne sa lecture en tant que personne dont les attributs sont variables en fonction des velléités de ceux qui le soumettent à l'interprétation. La grammaire conceptuelle qui ordonne la pensée du docteur Fils-Aimé, lorsqu'il parle de Dieu, a donc, pour cette raison précise, des implications analytiques normatives qui conditionnent son parti-pris dans le débat de théodicée que permettent d'engager ses affirmations.

Dans son argumentation, la fonctionnalisation des attributs de toute puissance et de souveraineté attachés à Dieu font l'objet des mêmes considérations pour l'ensemble

islamo-judéo-chrétien, comme si le programme monothéiste qui articulait la vision respective de chaque élément de cet ensemble en faisait un bloc monolithique eu égard à la valeur notionnelle de Dieu. Souveraineté et omnipotence sont, dans son texte, des construits qui s'appliquent chacun de manière uniforme pour chacune des grandes religions. Pourtant, dans les faits, l'analyse comparative des textes sacrés de ces religions démontrent clairement le problème d'une conception unique ou unifiée de ces attributs divins et de leur fonctionnement suivant un même registre. Chaque texte sacré, sur ce sujet, entraîne son propre développement discursif. Mais avec Fils-Aimé, la réalité judéo-chrétienne devient automatiquement celle de l'islam quant au contenu accordé à Dieu présenté sous l'angle de ces attributs. Cette fantaisie constructiviste dans le texte atteint son aboutissement lorsque l'auteur lui-même finit par construire l'homme en Dieu, cette fois-ci, sans questionner les possibilités pour lui de se prévaloir au moins des attributs qu'il reproche pourtant au Dieu islamo-judéo-chrétien de ne pas rendre opérationnels dans le contexte de la pandémie. Sa création discursive participe donc d'un double standard. D'une part, il crée Dieu, un être abstrait, faible ou plutôt affaibli pour les besoins de sa construction, et d'autre part, il crée l'homme-Dieu, un être concret qui agit et qu'il construit comme un héros, quoique celui-ci soit faible devant les soubresauts du virus qui démontrent ses incapacités matérielles. Ainsi, dans le parti-pris de docteur Fils-Aimé, le critère de divinité pour l'homme réside tout simplement dans le soin que celui-ci a pu accorder à d'autres de sa condition, même si le déploiement de la pandémie confirme ses limites. Il suffit de regarder les nouvelles pour se rendre compte que l'on parle plus de ceux qui sont atteints du virus ou qui en sont décédés que de ceux qui sont rétablis sous l'effet d'une quelconque intervention. On dirait que l'humanité ne s'est pas découverte comme Dieu autoproclamé. Les statistiques sont préformatées pour exposer le drame humain devant la Covid 19 plutôt que de mettre en exergue les prouesses de la médecine. Donc, la critique ontologique de la puissance n'est qu'un faible prétexte si l'impuissance de l'homme ne nuit pas à sa construction comme Dieu. Mais alors, quelle sorte de Dieu est-il? Celui du docteur Fils-Aimé qui est venu au secours de Nietzsche.

En somme, le Dieu vulgaire placebo dont parle Fils-Aimé, n'existe que dans sa tête, c'est-à-dire sans existence propre et sans extériorité par rapport à son auteur qui l'a d'ailleurs fait naître dans son texte sarcastique en vue de le tuer par sa plume dans quelques paragraphes et de le substituer par l'humain. Sa présentation ne procède nullement d'une vision essentialiste de Dieu. Les attributs que l'auteur lui empruntent ne furent qu'un leurre pour forcer la trajectoire qui mènera le lecteur à la déification de l'homme. Dans la pensée de l'auteur, Dieu est n'importe qui pourvu qu'il soigne. Ce que le Dieu islamo-judéo-chrétien ne semble point pouvoir faire. Dans ce patinage artistique, avec l'élasticité de la notion de Dieu, la divinisation de l'homme est rendue possible.

Tout cela soulève, évidemment, d'un point de vue chrétien, la question de la connaissabilité de Dieu. Le Dieu de la Bible ne peut être véritablement connu qu'à travers la révélation qui pose le cadre d'une ontologie et d'une épistémologie enracinées dans une vision chrétienne. L'angle révélationnel est indispensable pour ne pas tomber dans les constructions hasardeuses dont le dessein est de le vider, conceptuellement, de sa

substance. Car, le Dieu chrétien a une existence indépendante de l'humain. Il garde une extériorité par rapport au monde créé qui ne saurait lui être opposable. Il est infini tandis que l'homme évolue dans la finitude comme participant de l'ordre créé. Il n'a ni contraire ni équivalent. Il n'existe pas dans ses attributs parce qu'il agit en conformité avec des attentes humaines. Il est l'être par excellence, tous les autres êtres ne sont que des dérivés au même titre que la connaissance dont ils sont porteurs. Ce n'est donc pas surprenant que ses voies ne soient pas celles de l'homme, ses pensées non plus. Ses perspectives sont donc, dans nombre de domaines, irréconciliables avec celles de l'homme qui, du fait même de son essence limitée, risque toujours de s'aventurer dans le partiel et le partial à moins que le révélationnel encadre son itinéraire analytique. Lorsque les cadres interprétatifs ne découlent pas d'une structure de sens informée par Dieu, ils perdent l'homme dans des conjectures dangereuses, dans des hypothèses fallacieuses ...

Il faut donc raisonner le Dieu chrétien avec les présupposés chrétiens. Il est créateur de l'univers et celui-ci est entièrement sa possession. Il prend la vie comme il la donne et personne ne saurait le déclarer injuste pour cela. Il est à la fois le législateur et l'interprète unique du monde que l'homme ne fait que réinterpréter. Pour preuve, il a détruit le monde antédiluvien et il a décimé la population de Sodome et Gomorrhe pour des raisons qu'on ne peut pas chercher à l'extérieur de Lui-même. Il exerce, en tout temps, le monopole du sens des événements. Son verdict sur Job son serviteur éprouvé par la maladie rend compte du fait qu'il agit comme il veut, quand il veut et avec qui il veut. Son statut ontologique fait en sorte que ses initiatives ne peuvent pas être évaluées à travers le prisme de la pensée rationnelle qui, incapable de le domestiquer, dégage toujours une vision instrumentale, voire utilitariste, de sa personne. L'anthropocentrisme séculier et aveugle qui fonde les actions humaines en faveur de la négation de toute posture théocentrique a aujourd'hui pour conséquence une absence de Dieu programmée par le déicide conceptuellement opéré par des théoriciens de sa mort. Ironiquement, ceux-ci sont encore réellement morts alors que chaque drame majeur recentre le débat sur Dieu, donc, implicitement, le réaffirme. La pandémie exerce aujourd'hui cette fonction de réaffirmation. Dieu s'impose à l'humain dans une invariabilité mystérieuse que seule la révélation peut permettre partiellement de saisir.

Si le docteur Fils-Aimé ne parle pas du Dieu révélé, son rapport aux textes bibliques, favorise des analyses décontextualisées pour garder une certaine cohérence avec le référentiel théorique du Dieu faible, insensible, incapable et mort construit dans la première partie de son texte. Des bricolages de plusieurs éléments textuels incorporent sa stratégie argumentaire. Or, dans la Bible, nous voyons Christ refuser à plusieurs reprises d'opérer des miracles. Était-il faible pour autant? L'apôtre Paul lui-même réputé pour les miracles dont il était l'instrument n'a pas reçu de guérison pour une maladie qui l'avait pourtant poussé à implorer la guérison divine. Le Seigneur lui a fait valoir que sa grâce lui était suffisante. Autrement dit, dans le christianisme Dieu ne s'est jamais présenté avec son Église comme un distributeur automatique de miracles. Quelques sectes du christianisme le présentent malheureusement sous cet angle. Mais elles ne sauraient à elles seules représenter le christianisme qui n'a jamais été un bloc

monolithique, notamment sur la question des miracles. Il y a donc une généralisation abusive qui ne rend pas compte de la diversité et de la complexité des divers courants qui composent le christianisme. À dessein, Fils-Aimé opère une essentialisation du religieux à travers l'accentuation volontaire d'une pratique qui ne fait pas partie des fondamentaux de la communauté chrétienne. Cette posture relève du sophisme et échoue empiriquement. Elle révèle un manque de rigueur. La tendance à bricoler des exemples sans les contextualiser est tout aussi problématique pour une véritable stratégie argumentaire. Les exemples qu'il a choisis, non seulement ne peuvent pas être considérés comme des arguments sérieux, mais aussi n'arrivent pas à dialoguer avec d'autres textes bibliques très structurants par rapport à ce qu'il essaie d'illustrer dans son travail. Celui-ci se fonde, malheureusement, sur plusieurs omissions dangereuses qui facilitent néanmoins la communication de son message déconcertant.

À titre d'illustration, Fils-Aimé choisit de développer l'insensibilité du Dieu chrétien et ignore la christologie descendante comme acte d'amour que la crucifixion amènera à sa plus haute forme d'expression. Il convoque tout simplement les exemples qui convergent vers une avenue réflexive dont il arbitre tout seul les finalités. C'est ainsi que l'amour, dans son approche, doit mobiliser la toute-puissance selon les attentes de l'homme, pour être vrai. Dans le contexte de la pandémie, cela signifie concrètement que, si Dieu est tout-puissant, il doit agir par amour, sinon il est insensible. S'il est sensible et qu'il n'agit pas, il manque d'amour. Ou encore, c'est implicite dans le texte, il n'existe pas comme le christianisme le pense à travers ses attributs. Il faut donc le remplacer par l'homme. Or, un tel raisonnement qui dépouille Dieu de toutes ses prérogatives personnelles et de sa liberté d'action, expression fondamentale de sa souveraineté, est vraiment équivoque. La condition de l'amour ne rend pas compte ici des standards divins qui définissent le périmètre à l'intérieur duquel il est censé se déployer. Moins qu'un raisonnement logique, cette position se veut un défi lancé à un Dieu préconstruit, défi qui consiste à performer afin de pouvoir garder son statut ontologique. Pourtant, ironiquement, c'est à docteur Fils-Aimé qu'incombe la responsabilité d'anéantir ou non son construit.

Par ailleurs, même si ce Dieu n'existe que dans sa tête, la perspective du docteur enlève à l'homme la responsabilité de ses actions. Il refuse, dans sa lecture de la crise épidémiologique, une perspective conséquentialiste en phase avec sa vision des choses de manière à mettre l'humain en face de ses actions qui seraient à l'origine du virus. Dieu est devenu comme son bouc émissaire à travers une forme de redevabilité garante du maintien de ses attributs. Or, si l'on veut suivre les exigences de la pensée rationnelle conforme au projet anthropocentriste qui informe la dernière mouture du texte de docteur Fils-Aimé, la cohérence imposerait tout simplement une vision du monde sans un Être suprême qui a pour vocation de combler les vides actuels d'une science imparfaite. Mais le docteur continue de vouloir un Dieu à sa manière, un homme mu par la volonté de puissance, le surhomme de Nietzsche. Après maintes réflexions, il semble légitime de se demander si une pandémie intellectuelle n'est pas plus dangereuse que la Covid-19.